

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Bernanos : La grandeur humaine dans la
misère de l'homme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 107-115

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Bernanos:

*La grandeur humaine
dans la misère de l'homme*

Oui, vous vous figurez tous qu'il n'y a de naturel que la recherche du plaisir. Ce sont là des vues d'enfant, mon cher. Je pense au contraire qu'un être doit se dépasser ou se renier. Vous, vous vous êtes renié une fois pour toutes — oh ! sans douleur, je l'avoue. Il n'en reste pas moins qu'un homme réellement supérieur est naturellement sacrificiel, qu'il tend naturellement à s'immoler pour quelque objet qui le dépasse, qu'il risque de devenir ce que nous appelons un héros ou un saint. Ça réussit une fois sur mille. Beaucoup d'appelés hein ! peu d'élus. Reste le vice.

Un mauvais rêve

Deux hommes différents ?

Lorsque nous nous mettons à lire Bernanos, nous avons aussitôt le sentiment — superficiel — de rencontrer deux hommes assez distincts : le romancier et le polémiste.

Mais, à y regarder de plus près, nous nous apercevons que c'est bien le même homme qui tient la plume, qui parle, invective, rêve, plonge son regard perçant au tréfonds des êtres et des événements. Non point un regard de curieux ou de spectateur, mais un regard de voyant passionné, qui n'est pas sans faire penser aux Prophètes de l'Ancien Testament, en qui la colère et les imprécations ne sont que le revers d'un amour farouche et tendre et jaloux, d'un amour qui connaît l'importance de l'enjeu de la vie.

Bernanos nous confie qu'il écrit pour se justifier « aux yeux de l'enfant » qu'il fut, auquel il ne cesse de répondre. Son œuvre entière naît d'un invisible et silencieux dialogue avec celui qui, enfant, a fait des rêves : « ... je les voulais démesurés —, sinon, à quoi bon les rêves ? (...) Si je recommençais la vie, je tâcherais de les faire encore plus grands, parce que la vie est infiniment plus grande et plus belle que je n'avais cru, même en rêve, et moi plus petit. J'ai rêvé de saints et de héros (...). C'est pas les saints et les héros que je suis, les héros et les saints m'ont jadis rassasié de rêves et préservé des illusions. »¹ Ainsi, très tôt, Bernanos a-t-il été habité par la conviction de l'extrême grandeur, de l'extrême dignité à quoi l'homme est appelé ; mais aussi fut-il sensible au fait que le commun des mortels cherche éperdument à fuir cette vocation à la grandeur, qui exige l'engagement, le courage de penser : ce qui représente un authentique risque à courir, car la pensée a vite fait de se dégrader dans le mensonge, la lâcheté partout présents et les apparences de la vie, auxquelles s'attache exclusivement le discours rationnel, avec son arrogance aveugle.

Face à l'imposteur

Dans la vie politique comme dans le jeu des destinées humaines, Bernanos s'est rendu compte que rôdait — monstre aux mille visages fascinants — celui qu'il nomme le menteur, l'imposteur, l'injustice. Et il s'aperçut qu'il était mortel de chercher à lutter, seul, contre lui. L'ennemi auquel nous nous attaquons parvient rapidement, à la faveur même de la lutte, à nous transformer à son image hideuse. Aussi convient-il d'user d'autres armes. Lesquelles ? Celles mêmes de la foi vivante qu'anime l'espérance et qui s'exprime dans une forte charité. Ce sont les armes de Jésus, car seules elles peuvent purifier le cœur, les yeux et la parole.

Pour Bernanos, toute parole humaine se trouve comme fondamentalement souillée par le péché : la pensée devient mensonge, le rêve : pure tromperie débilite, l'art : artifice et fuite dans un imaginaire inconsistant et mortel. Si dans la vie politique il s'avère difficile d'exprimer avec certitude ce qui paraît vrai à un homme libre, celui-ci peut

¹ *Les Enfants humiliés*, (Gallimard), 195 et ss.

toujours refuser de se rendre sciemment complice des mensonges qui circulent. Quant au poète, à l'écrivain, il doit s'efforcer de rejoindre l'être et la parole à leur origine, qui sourd au fond de lui-même, allant ainsi, dans son ordre, du même pas que le saint dans le sien. Car « ... le saint est l'homme qui sait trouver en lui, faire jaillir des profondeurs de son être, l'eau dont le Christ parlait à la samaritaine : " Ceux qui en boivent n'ont jamais soif... " Elle est là en chacun de nous la citerne profonde ouverte sous le ciel. Sans doute, la surface en est encombrée de débris, de branches brisées, de feuilles mortes, d'où monte une odeur de mort. Sur elle brille une sorte de lumière froide et dure, qui est celle de l'intelligence raisonnante. Mais au-dessous de cette couche malsaine, l'eau est tout de suite si limpide et si pure ! Encore un peu plus profond, et l'âme se retrouve dans son élément natal infiniment plus pur que l'eau la plus pure. Cette lumière créée qui baigne la création tout entière — en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes »².

Ecrivain, Bernanos veut toujours rendre témoignage à cette « citerne » intérieure à chacun et que recouvrent mille immondices fétides à l'horrible fécondité³. Jamais, il ne désespérera de la pire des loques humaines, car il connaît la très douce et bouleversante toute-puissance de la divine tendresse ; c'est en communiant à elle qu'il écrit. Il écrit comme le prêtre célèbre : du creux de sa misère et plongé dans l'infini du Dieu-Amour Sauveur.

Sainteté et connaissance

Voilà pourquoi il affirmera que l'expérience lui a prouvé « trop tard qu'on ne saurait expliquer les êtres par leurs vices, mais au contraire par ce qu'ils ont gardé d'intact et de pur, par ce qui reste en eux d'enfance, si profond qu'il faille le chercher »⁴. Un verset de psaume

² *La Liberté pour quoi faire ?*, (Gallimard), 287.

³ « Je crois, je suis sûr que beaucoup d'hommes n'engagent jamais leur être, leur sincérité profonde. Ils vivent à la surface d'eux-mêmes, et le sol humain est si riche que cette mince couche superficielle suffit pour une maigre moisson qui donne l'illusion d'une véritable destinée. » *Journal d'un Curé de campagne*, (Pléiade), 1115.

⁴ *Lettre aux Anglais*, (Gallimard), 92.

rend parfaitement compte de l'intuition bernanosienne selon laquelle la vérité se trouve dans le regard de la sainteté : « dans ta lumière nous verrons la lumière ». Seule une communion au trois fois Saint permet à l'homme de connaître l'autre et soi-même en vérité, et d'échapper ainsi à l'impureté essentielle. Car, pour Bernanos, l'impureté et l'incroyance coïncident ; l'homme s'y révèle : obsédé de lui-même, curieux de lui-même et à la limite de la folie, car la raison ne saurait conserver son intégrité qu'en se dépassant en Dieu. « Si la folie et la luxure ne faisaient qu'un » se demande le Curé de campagne⁵, qui poursuit : « la pureté est une des conditions mystérieuses, mais évidentes — l'expérience l'atteste — de cette connaissance surnaturelle de soi-même, de soi-même de Dieu, qui s'appelle la foi. L'impureté ne détruit pas cette connaissance, elle en anéantit le besoin »⁶. Demeure l'aveugle et brûlante nostalgie.

C'est ce que nous allons voir, illustré par un personnage de *Monsieur Ouine* : Arsène, le Maire de Fenouille.

Le nez d'Arsène

Il apparaît dans le roman lors de la découverte d'un cadavre : celui du jeune valet des Malicorne — mystérieusement assassiné — « un gamin bien honnête, pas vicieux » (Pléiade, 1393).

Ancien brasseur, il aimait boire et courir les jupons, « on raconte qu'avant son mariage il a mis à mal une de ses servantes, qui s'est pendue dans l'étable... » (1538).

Il se signale à notre attention par un extérieur plutôt repoussant, « ses gros yeux distillent une larme suspecte arrêtée au bord des cils et qui roule sans cesse » (1393). Mais ce qui retient surtout le regard, c'est son nez : il « terrorise » la femme du Maire par sa laideur et son excessive mobilité : il ressemble à une bête et plus d'une demoiselle « a voulu tenir dans sa paume ce nez monstrueux ». Personnage dans

⁵ *Journal d'un Curé...*, 1128 (voir dès 1125).

⁶ *Id.*, 1129.

le personnage, il se comporte comme la manifestation extérieure de sa luxure débridée et gangreneuse. Enfin, il constitue le lieu des souvenirs précis de ses innombrables aventures.

Devenir autre

Mais, soudain, voici qu'Arsène se découvre autre : « pas comme les autres », au point même qu'il souhaiterait l'être franchement, ouvertement : « Tiens, Malvina, dit-il à sa femme ébahie, j'aimerais autant d'être curé ! » (1395). Quelque chose d'ancestral s'est mystérieusement réveillé au fond de lui-même. Son inavouable flair — qui lui valait d'être traité en chien de chasse par ses compagnons —, qui l'enivrait des mille et une senteurs environnantes, le conduit maintenant à une sorte de « délire cocasse » où se mêlent le dégoût, voire le remords des plaisirs d'autrefois, un obscur sentiment de la mort et la nostalgie d'une certaine pureté : « Tiens, Malvina, s'est-il écrié un soir, je ne suis au fond qu'un cochon ! » (1395). Avec maladresse, aveuglement, il s'éveille à ce qui ressemblerait au sentiment de la dignité de soi, qui n'a rien à voir avec les honneurs de la vie mondaine et sociale. Cette imperceptible naissance du meilleur de soi (cf. 1517), qu'il ignore absolument, le conduit à désirer une oreille attentive à qui confier sa misère profonde : il voudrait exorciser ce démon intérieur de la luxure, dont soudain la hideur le repousse. Mais, bien sûr, personne n'est capable d'accueillir pareils propos⁷, aussi, « en attendant, il se lave chaque matin et chaque soir à grande eau, tout nu devant le baquet, se frotte avec frénésie... » (1396, cf. 1436-1437). Frénésie qui risque à tout instant de se muer en haine de soi et Arsène devine qu'il faudrait, malgré tout, « avoir pitié de soi ». Les événements personnels et ceux qui agitent le village moribond tendent à l'écarteler toujours davantage entre l'aspiration au salut et l'impossibilité de se pardonner (1521). « Quoi ! un homme ne peut-il une fois, une seule fois — une fois dans toute la vie — espérer le salut ! » (1517)

⁷ Au cimetière, lors de l'enterrement du jeune homme assassiné, le Maire prendra — en rêve ? — la parole et cherchera à faire une confession publique, pour que tombent les murs de mensonges et dans l'espoir de recouvrer la vérité, la liberté, la communion fraternelle. Tout le monde se moquera, sans pitié. Cf. 1496-1497 et 1519. Décidément, il n'est « pas comme les autres » et, à l'instar du Curé, il parle comme en rêve. Comparez 1484, 1496 et 1510.

Il désespère de recouvrer la pureté, dont il ignore la nature et le nom. « Tu ne me suis pas, reprit-il avec une affreuse tristesse. Frotte et frotte que je te frotte, tout nu devant la pompe, c'est vrai que j'ai l'air d'un fou. Tant pis. Et que dire ? Va donc expliquer la lumière à un aveugle ! Une piqûre d'épingle te ferait sauter, mais la mauvaise odeur, pour vous, c'est du chinois. Le sens olfactif est atrophié chez l'homme moderne, rien de plus sûr, tu peux demander au docteur. Vous ne sentez pas plus les odeurs que vous ne voyez les morts, et si tu voyais tout partout grouiller les morts, tu ne pourrais pas seulement toucher à ton pain. D'ailleurs tout le monde pue, les hommes, les femmes, les bêtes, la terre, l'eau, l'air que je respire, tout — la vie entière pue. Des fois, l'été, quand le jour n'en finit pas, devient mou, s'étire comme de la pâte, c'est à croire qu'il pue aussi, le temps. Et nous donc ! (...) Il y a de la malice dans mon cas, d'accord. L'odeur que je veux dire n'est pas véritablement une odeur, ça vient de plus loin, de plus profond, de la mémoire, de l'âme, est-ce qu'on sait ? L'eau n'y fait rien, il y faudrait autre chose. » (1439-1440) Tenté par le désespoir, la folie et le suicide (cf. 1519 et ss.), le Maire de Fenouille devine sans comprendre que si le feu seul pourrait le purifier, ce feu est finalement la grâce miséricordieuse de Dieu, dont l'enfer n'est que l'épouvantable et caricatural envers (cf. 1521-1522) ⁸.

Un appel au courage

Arsène, Maire de Fenouille, se présente à nous comme l'image vivante de l'homme, de ses misères, de ses inquiétudes aveugles, plus ou moins étouffées, qu'il n'ose regarder en face. Le Curé le lui dit en toutes lettres : « Monsieur Arsène (...) j'ai toujours pensé que vos... que vos inquiétudes n'étaient... ne paraissaient étranges... bizarres... qu'à des gens trop superficiels pour les partager, ou trop... trop lâches pour oser

⁸ Voilà pourquoi : « Des fois, je me dis : il n'y a qu'un enfant qui pourrait me comprendre, un petit enfant... » (1483) Tout normalement dans la perspective de Bernanos, il y aura dans l'expérience du Maire la présence d'un enfant dont il aura l'impression d'être plus ou moins compris : ce sera le prêtre. Cf. 1487-1488, 1517. De plus, c'est un « sacré va-nu-pieds de gosse » assassiné qui lui fera perdre confiance en soi, qui lui fera sentir combien était dérisoire sa conception de la vie. « Un portefeuille tout plein, tout rond, plein à faire péter la couture, voilà qui vous chauffe le cœur d'un homme. Je le portais sous ma chemise, été comme hiver, il avait pris ma chaleur, il était à moi comme ma peau. » (1398)

les chercher en eux-mêmes, car elles se trouvent au fond de chacun de nous. » (1519)⁹

De même que sa face énorme, faite pour le rire (1405) laisse transparaître une indicible tristesse (1401), de même, pourrait-on dire, deux mondes s'affrontent en ce pauvre homme. Il y a le monde superficiel — celui des « imbéciles », selon Bernanos — où règnent le divertissement pascalien, la chasse, l'alcool, les vices, le mensonge, la course aux vains honneurs, à la richesse, divertissements qui finissent par absorber l'être profond : « ... on ne sait pas ce que c'est, la rigolade. Tu jouis d'abord de la rigolade, bon ! Et puis un jour, c'est la rigolade qui jouit de toi. De chat, te voilà devenu souris, tu te rends compte ? » (1439)

Mais d'autre part, s'exprimant ainsi, Arsène rend témoignage au fait qu'il sent se manifester en lui — misérable — comme le désir d'une re-naissance, l'aspiration à redevenir un homme en plénitude. « Mes secrets, j'en veux plus, de mes secrets, ma fille ! Note bien que leur mairie, au point où me v'là, je m'en fous. Tiens, une idée que j'irais sur la Grand-Place un dimanche ? Je leur dirais : " Il n'y a plus de M. le Maire, plus de magistrat municipal, rien qu'un homme, un homme tout vrai, tout sincère, tout neuf, qui va vous raconter ses misères... " » (1440)

En attendant, il espère toujours qu'à la faveur d'une brèche, la paix, la lumière, la vérité, la pureté l'envahissent. Comme le Curé de Fenouille — lorsque Monsieur Ouine lui rend visite (1462) —, comme la Mairesse en présence du Curé (1505), comme Philippe en compagnie de Monsieur Ouine (1363), comme Jambe-de-Laine avec le médecin qui veut lui faire avouer qu'elle a commis le crime (1405-1406), Arsène jette son regard vers la porte ou la fenêtre lorsqu'il s'entretient avec le prêtre (1516, 1521)¹⁰. Le parallélisme des situations révèle l'ambiguïté

⁹ A quoi fera bientôt écho la Prieure à l'agonie des *Dialogues des carmélites* : « Qui s'aveugle volontairement sur le prochain, sous le prétexte de charité, ne fait souvent rien autre chose que de briser le miroir afin de ne pas se voir dedans. Car l'infirmité de notre nature veut que ce soit d'abord en autrui que nous découvrons nos propres misères. » (1585)

¹⁰ Il disparaîtra en s'échappant du presbytère soigneusement verrouillé grâce à une trappe, oubliée même du Curé. Sortie symbolique, bien en accord avec le personnage !

du geste : volonté de se dérober, de fuir, désir d'une espérance naissante, silencieux appel au secours contre des « menaces » surnaturelles, divines ou sataniques.

Arsène, le médecin et le prêtre

Le médecin, qui poursuit le Maire de son effroyable sollicitude réductrice¹¹, découvre chez le Maire un manuscrit, où le pauvre homme (ne trouvant décidément pas l'oreille qui écouterait ses aveux, toujours renouvelés) « confesse » les misères de sa vie. Mais, fait remarquable, au moment précis où il s'efforce de se délivrer de ses démons intérieurs de luxure, au moment où il les renie, il remplit de notes marginales son texte, « truffées de dessins » à la monotone obscénité. Ce qui conduit le médecin irrespectueux et obtus à conclure : « Croyez-moi, le pauvre diable n'est qu'un obsédé sexuel banal, et la forme insolite de l'obsession n'a d'intérêt que pour les psychiatres. » (1525)

Le prêtre, dont la profonde clairvoyance plonge ses racines dans une infinie compassion, lui répond en reprenant une idée qu'il avait déjà avancée devant la Mairesse. Il lui disait en effet : « Madame, on ne fait pas au mal sa part. Il faut le combattre selon ses forces et pour le reste apprendre à le souffrir en paix. » (1504) Au médecin, il affirme : « Vous aurez un jour la preuve qu'on ne fait pas au surnaturel sa part (...) Plus que l'obsession de l'impur, craignez donc la nostalgie de la pureté (...) Mais l'amour de la pureté, voilà le mystère. L'amour chez les plus nobles, et chez les autres la tristesse, le regret, l'indéfinissable et poignante amertume plus chère au débauché que la souillure elle-même. » (1525-1526)¹²

¹¹ Cf. 1393-1396.

¹² Il convient de compléter la citation : nous y saisissons la portée combien prophétique de la vision de Bernanos.

« Supposons qu'un jour soit consommée l'espèce de révolution qu'appellent de leurs vœux les ingénieurs et les biologistes, que soit abolie toute hiérarchie des besoins, que la luxure apparaisse ainsi qu'un appétit des entrailles analogue aux autres et dont une stricte hygiène règle seule l'assouvissement, vous verrez ! — oui, vous verrez ! — surgir de toutes parts des maires de Fenouille qui tourneront contre eux, contre leur propre chair, une haine désormais aveugle, car les causes en resteront enfouies au plus obscur, au plus profond de la mémoire héréditaire. Alors que vous vous flatterez d'avoir résolu cette contradiction

Tout au long de son œuvre, Bernanos s'efforce de réapprendre la profondeur de notre être d'homme et la valeur de l'enjeu de notre existence. Derrière les apparences — auxquelles nous nous attachons tellement —, son regard nous conduit là où se prennent nos décisions fondamentales, dont nous ne percevons que des reflets ambigus ou la soudaine discontinuité qu'elles provoquent, mais à l'origine de quoi nous demeurons le plus souvent étrangers. Et, finalement, ce n'est pas au secours de la misérable Mouchette que Bernanos se précipite pour lui redonner les mots capables de l'exprimer en vérité. C'est au secours de nous tous qui perdons, oublions ou nous laissons voler les mots nécessaires à nommer ce qui nous fait défaut et qui se situe au-delà du monde perçu par les moralistes ou les psychologues, au-delà du monde saisi par la seule raison.

Le Maire de Fenouille, à travers ses manies nouvelles et désespérées par quoi il espère — vainement — se purifier jusqu'à la racine de l'être, et même dans sa conduite débridée, prouve — à sa manière — les propos du prêtre : « Et même, j'ai toujours pensé qu'un moment viendrait où le surnaturel trouverait sa voie hors du domaine qui lui est propre. » (1508)

Gabriel Ispérian

fondamentale, assuré la paix intérieure de vos misérables esclaves, réconcilié notre espèce avec ce qui fait aujourd'hui son tourment et sa honte, je vous annonce une rage de suicides contre laquelle vous ne pourrez plus rien. » En 1936 déjà, au commencement de la guerre civile d'Espagne, Bernanos écrivait : « Les massacres qui se préparent un peu partout en Europe risquent de n'avoir pas de fin, parce qu'ils n'ont pas de but. Ce sont des manifestations de désespoir. (...) On ne se battra pas pour une foi, mais par rage de l'avoir perdue, d'avoir perdu toute noble raison de vivre, et dans le frénétique espoir d'anéantir, avec l'adversaire, le principe même du mal dont on aura oublié la cause. » (*Essais et écrits de combat*, I, Pléiade, 1447.)